

route pour Chicoutimi, la Baie des Ha ! Ha ! le chemin Saint-Urbain, la Baie Saint-Paul, Québec et les Bois Franes.

Au bout de six jours, nous arrivions dans ma famille. Je vous donne à penser si c'en fût une réjouissance ! On ne nous attendait pas. Jamais de la vie on ne pensait nous revoir. Venir du Lac Saint-Jean !... qui aurait jamais pu s'imaginer qu'on franchirait une pareille distance en hiver ? Ce fut pendant plusieurs jours une fête continuelle, une véritable noce, quoi ! Après avoir visité mes parents, il fallut visiter ceux de mon mari. Mais, comme tous les bonheurs trop vifs, celui-là ne pouvait durer bien longtemps. Un soir, je dis à mon mari : — Sais-tu une chose ? c'est que je crois m'apercevoir que la fête a assez de duré. Nos gens nous aiment bien ; mais, franchement, je crois que nous les regrettons plus qu'il ne nous regrettaient. Il serait temps de penser à nous en retourner.

— Comme il te plaira, me dit mon mari ; nous en reparlerons demain.

A peine fut-il question de notre départ que la fête recommença comme de plus belle. Je laissai faire deux jours encore, mais, n'y tenant plus, je dis à mon mari, dès que nous fûmes seuls : — Il faut que nous partions demain ; nous avons vu tout notre monde, il est temps que nous nous en retournions chez nous. Tu me croiras si tu veux, mais j'ai plus de hâte de revoir mon nouveau chez-nous du Lac Saint-Jean que j'en avais de revoir mon vieux chez-nous de par ici.

Mon mari me saute au cou en disant : — Eh bien, pauvre femme, te voilà donc guérie du mal du pays !

— Oui et non, lui dis-je. J'aimerais toujours les Bois Franes et nos bons parents qui y restent, mais maintenant je sens que j'aime encore mieux notre coin de terre du Lac Saint-Jean.

Les adieux furent touchants. On voulait savoir à quand la prochaine visite. Je ne voulais rien promettre. A la fin, je dis à mes gens que c'était à leur tour maintenant de venir nous rendre visite ; que je sentais bien que j'étais fixée pour toujours au Lac Saint-Jean ; que c'était la patrie de mes enfants et que j'y finirais mes jours.

A partir de ce moment-là, ajouta-t-elle, en manière de conclusion, j'ai senti combien j'avais fait erreur en ne m'attachant pas plus vite et à tout jamais à ce coin de terre sur lequel nous avons tant travaillé, qui nous assure déjà une honnête aisance et qui nous permettra de laisser à nos deux garçons de quoi vivre ici sans être obligés d'aller dans les Etats comme il y en a bien qui font.

Rendus à Québec, on nous informa, au département de l'Agriculture, que le chemin Chauveau venait d'être ouvert à la circulation jusqu'à Saint-Jérôme. C'était un raccourci de vingt-cinq lieues. Nous n'hésitâmes pas un instant, et, trois jours après notre départ de Québec, le cœur nous sautait de joie en apercevant, au sortir du bois, la blanche fumée de notre cabane.